

II/La Révolution « romantique » de 1848 et son « esprit » :

A ma connaissance 1848 est la seule révolution à qui on ait attribué un *esprit*. Ce n'est pas sa seule originalité. Elle est aussi remarquable par le contraste absolu entre l'euphorie de février et le désastre sanglant du mois de juin. L'opposition extrême de ces deux temps radicalement antinomiques constitue proprement l'énigme de cette révolution. Il n'est pas impossible qu'une part de cette énigme puisse être partiellement levée, si nous réussissions à mieux circonscrire l'esprit qui l'a animée. C'est l'insistance de la plupart des historiens à qualifier 1848 de *romantique*, sans d'ailleurs le justifier et surtout l'affirmation stimulante de Maurice Agulhon, dans *1848 ou L'Apprentissage de la république*, selon laquelle le principal legs de cette révolution serait justement son *esprit*, qui m'ont donné envie d'aller y voir de plus près et d'essayer de déterminer la part du romantisme dans cet esprit. Un renfort inattendu et précieux pour cette question est venu de l'ouvrage récent de Michèle Riot-Sarcey, excellente investigatrice de cette période : *Le Procès de la liberté* (2016). Son approche vraiment originale donne un éclairage neuf à ce fameux esprit en le dégagant de son caractère exclusivement immatériel et affectif et en montrant très concrètement ce qu'il a permis de réaliser dans la dynamique même de la révolution au nom d'une **fraternité en acte** dans l'organisation du travail. Cet aspect, il est vrai, est un peu latéral par rapport à **notre question qui porte surtout sur la formation, en amont, de l'esprit de 1848 et non essentiellement sur ce qu'il a entraîné dans le processus révolutionnaire tel qu'il s'est déroulé**. Il y a forcément un lien entre les deux mais pas un lien de cause à effet simple. On sait qu'une révolution n'obéit pas à un programme préétabli mais se développe selon une logique imprévue au gré des événements qui s'enchaînent et des rapports de force.

Pour tenter de circonscrire le mieux possible ce que peut recouvrir *l'esprit de 1848* nous allons :

- 1) nous demander rapidement pourquoi les historiens sont quasi unanimes pour qualifier cette révolution de « romantique » ;
- 2) nous demander ensuite si « *l'illusion lyrique* » ou « *l'illusion de fraternité* » (Marx), si souvent associés à *l'esprit de 1848*, sont suffisants à en rendre compte ;
- 3) Rappeler sa solidarité essentielle avec les Trois Glorieuses : *l'esprit de 1848* est indéchiffrable, si on sous-estime ce qu'il doit à la rupture introduite par 1830 ;
- 4) Pour finir, nous prendrons en compte les hypothèses de Maurice Agulhon concernant les composantes idéologiques qui ont concouru, selon lui, à la formation de *l'esprit de 1848* : le romantisme y figure en bonne place ; puis celles de Michèle Riot-Sarcey concernant certains de ses effets concrets et immédiats, mis sous le boisseau par la tradition historique. Ce qui nous permettra d'appréhender *l'esprit de 1848* sous plusieurs angles et de ne pas le limiter à sa seule dimension d'inspiration spirituelle. Ce qui entraînera, comme on l'a dit plus haut, un léger pas de côté.

- *I/La quasi unanimité historique sur le « romantisme » de la révolution de 1848 ; sur quoi est-elle fondée ?*

A de rares exceptions près, les historiens semblent considérer qu'il n'est pas nécessaire de justifier ce « romantisme » : il va de soi.

2 -Font-ils simplement référence au contexte historique général de ce premier XIXème siècle, volontiers désigné comme « *l'âge romantique* » ? La séquence 1830-1848 correspond d'ailleurs à la période dite « triomphante » du mouvement et à son audience immédiate la plus forte. C'est présent, bien évidemment.

-Ou bien font-ils référence au romantisme, au simple sens d'un certain type de sensibilité, surabondance affective et exaltation dans la révolte, qui serait partagée par les protagonistes de 1848 ? C'est probablement présent aussi. (On a vu qu'une certaine équivoque régnait quant au sens de « *romantique* » entendu soit comme type de sensibilité ou attitude devant la vie, soit comme relatif à la doctrine esthétique.)

-Ou bien font-ils référence à une affinité plus concrète entre l'esthétique romantique telle qu'elle s'exprime dans les œuvres, à travers les thèmes et les idées, et « *l'esprit de 1848* » ? **En d'autres termes, au-delà d'un romantisme forcément présent dans l'esprit du temps, font-ils plus précisément référence au contenu des œuvres et à la doctrine ?** C'est bien sûr cette dernière hypothèse qui nous intéresse. Plus que l'événement révolutionnaire de 1848 considéré dans son entier, il est probable que ce soit *l'esprit de février* qui ait légitimé pour les historiens la qualification de *romantique*. C'est l'effusion fraternelle et généreuse des journées de février et la période effervescente, tumultueuse et féconde qui les a suivies jusqu'au 16 avril, disons jusqu'aux élections (la période de la République *acclamée* à l'hôtel de ville) qu'on peut qualifier de *romantique* et non bien sûr la République légale (mai 1848-2 décembre 1851) qui a manifesté très vite son conservatisme avant de décider le massacre de juin.

Il est possible aussi que **la présence massive des écrivains romantiques dans la révolution de février soit pour quelque chose dans la qualification historique que nous interrogeons**. Alors qu'en 1830, seul Alexandre Dumas s'est battu, en février ils sont tous là, fortement impliqués dans l'événement, à des degrés divers, mais pas sur les barricades. L'exemple de Lamartine est, pour eux, fascinant ; il semble avoir incité Hugo et Dumas à se présenter aux élections et même Vigny dont la position de retrait est connue. Quand à George Sand, proche de Ledru Rollin, elle s'est dévouée corps et âme à la révolution et elle a su développer sur les événements des analyses de premier plan. Notons à l'honneur de Baudelaire qu'il est le seul grand écrivain à se battre en juin au côté des ouvriers. Son engagement dans la révolution semble total. Les frères Musset, gardes nationaux, participent quant à eux à la répression, sans trop d'état d'âme, semble-t-il ; Mérimée également mais lui est particulièrement haineux. Victor Hugo participe lui aussi à la répression, à sa façon, il veut dissuader les insurgés de juin...parlementer...calmer le jeu ... mais à la fin des fins, il est du côté des forces de l'ordre, du côté de la légalité sortie des urnes qu'il ne lui semble pas possible de remettre en cause. La présence à la tête du gouvernement provisoire de Lamartine, le grand poète lyrique, dont les *Méditations poétiques* en 1820 ont inauguré la poésie romantique, n'est sûrement pas pour rien non plus dans le romantisme attribué à la révolution de 1848. Nous reviendrons sur le cas Lamartine un peu plus loin.

-II/ « *l'illusion lyrique* » ou « *l'illusion de fraternité* » résumement-elles « *l'esprit de 1848* » ?

Peut-être que les inventeurs de l'expression « *l'esprit de février* » ont-ils pensé à Saint-Just et à son ouvrage *l'esprit de la Révolution et de la constitution de la France* (1791) ? Cette inspiration « jacobine » semble peu probable puisque l'évocation de « *l'esprit de 1848* » est souvent suivie de l'expression, devenue un quasi synonyme, et qui en dit long déjà : « *l'illusion lyrique* ».

3 J'ignore qui a inauguré l'expression que l'on retrouve chez de nombreux historiens pour caractériser le climat de février ; chez Philippe Vigier dans *La Deuxième république* (1967/2001) : « *L'illusion lyrique et l'ère des bons sentiments* » (24 février-fin mars) ; chez le même, dans *Les Français et la république* (1982) : « *Un étonnant climat d'illusion lyrique* », Chez Sylvie Aprile dans *La révolution inachevée (1815-1870)* (2010) : « *De l'illusion lyrique à l'erreur : comment mesurer l'échec des hommes de la deuxième république ?* » p.78 ou encore chez Emile Tersen dans *1848* (1957) qui préfère la version de Marx et titre un de ses chapitres : « *Les illusions de la fraternité* ».

- « *L'illusion lyrique* » vient, à ma connaissance, de *L'Espoir* d'André Malraux : c'est le titre de la première partie du roman qui relate, comme on sait, les débuts de la guerre d'Espagne. Une discussion qui se tient entre trois combattants républicains est suggestive ; les propos qui suivent s'adressent à l'aviateur français :

-« *Le peuple est magnifique Magnin, magnifique ! dit Vargas mais il est impuissant.* »...

*Mon cher monsieur Magnin, nous sommes soutenus et empoisonnés à la fois par deux ou trois mythes assez dangereux. D'abord les français : le Peuple-avec une majuscule- a fait la Révolution française. Soit. De ce que cent piques peuvent vaincre de mauvais mousquets, il ne s'en suit pas que cent fusils de chasse puissent vaincre un bon avion... »... - « Je doute que vous fondiez votre escadrille sur **la seule fraternité** »...etc.*

Le peuple *magnifique* peut réaliser des prouesses de courage mais contre des tanks ou des avions de chasse, il ne peut rien. *L'illusion lyrique* consisterait donc à croire le contraire et à méconnaître l'état réel du rapport des forces. Au delà de la beauté de la formule, « *l'illusion lyrique* » charrie une nuance péjorative incontestable ; elle veut dire : prendre, sur un mode expansif ou poétique, des vessies pour des lanternes. Elle souligne au trait rouge la dimension affective, sensible, sentimentale, idéaliste... de *l'esprit de février* et son irréalisme foncier ou son utopisme. De là à suggérer qu'il serait responsable de l'échec de cette révolution, il n'y a qu'un pas...facile à franchir. Toutefois, l'expression n'est pas toujours aussi chargée d'intention...ou de sous entendus de cette sorte. *L'esprit de 1848* ne se réduit pas à *l'illusion* : c'est une tradition historique qui l'a construit ainsi et répété jusqu'à plus soif jusqu'à ce qu'elle apparaisse comme une évidence.

Il est toutefois difficile de s'en déprendre tout à fait, surtout si l'on met le projecteur sur l'abîme qui sépare l'enthousiasme et les promesses de février et la catastrophe de juin.

Répéter que l'inspiration des combattants de 1848 relève de « *l'illusion* » empêche de voir sa fécondité : ce qu'elle a produit de bien réel et d'émancipateur dans ce moment de notre histoire, malgré son échec ; C'est ce que souligne, comme nous le verrons plus loin, Michèle Riot-Sarcey. Dans la valence péjorative qui s'attache à *l'illusion lyrique*, le romantisme n'est pas absent, n'en doutons pas.

III/ La profonde solidarité des deux révolutions « romantiques » : l'esprit de 1848 est indéchiffrable, si l'on sous-estime la brèche ouverte par 1830.

Dans *Généralisations romantiques*, Jean-Claude Caron commente ainsi le « romantisme » de 1830, tout en insistant sur le caractère fondateur de cette révolution : « *De fait 1830 apparaît bien comme le point central de cette première moitié du XIX^{ème} siècle. Une Révolution romantique a-t-on pu dire : manière élégante et à peine déguisée de rabaisser l'événement qualifié également de Révolution bourgeoise. Il est vrai que les temps sont marqués par le Romantisme et son coup de tonnerre inaugural que représente la première d'Hernani le 25 février [...]*

4 *Ce mouvement va dépasser le seul cadre de la littérature pour devenir l'incarnation d'une époque, d'une génération, d'une révolution.* » (1)

C'est donc par le contexte de quasi simultanéité d'un acte d'émancipation esthétique (bataille d'Hernani) et d'un acte d'émancipation politique (les trois journées insurrectionnelles) et par le rayonnement du mouvement romantique lui même qui va imprimer sa marque dans tous les domaines que Jean-Claude Caron ne récuse pas le romantisme de 1830 ; mais sans approuver la nuance péjorative dont il relève à juste titre la présence.

Solidarité profonde des deux révolutions « romantiques » :

Rappelons, car nous y avons beaucoup insisté lors de l'exposé sur la révolution de 1848, combien ces deux événements révolutionnaires sont solidaires l'un de l'autre : on peut les concevoir comme deux actes d'un même processus révolutionnaire.

1830 se présente comme un premier acte inachevé, centré sur la démocratie politique, 1848 comme un second acte, centré sur la démocratie sociale, qui vise à compléter le premier.

Les insurgés de février 48 rassemblés devant l'hôtel de ville, taraudés par la peur d'un nouvel escamotage, en sont parfaitement conscients. La proclamation du gouvernement provisoire au peuple français le 24 février 1848 le dit d'ailleurs clairement : « *Le sang du peuple a coulé comme en juillet ; mais cette fois ce généreux sang ne sera pas trompé...* ».

La rupture introduite par 1830, qui réactualise le fait révolutionnaire et ravive fortement les aspirations démocratiques et républicaines, fait naître un climat de fermentation politique extrêmement vif que la Monarchie de juillet ne tolérera pas longtemps. On sait qu'elle finira par s'ancrer dans une résistance opiniâtre aux réformes. Résistance qui éclaire le caractère si houleux, si violent, si éruptif de cette période constamment à fleur d'insurrections (1831,1332, 1834,1839) jusqu'à 1840 où le ministère Guizot réussit à maintenir un glacis de stabilité.

Ce qui nous importe surtout, c'est de souligner que *l'esprit de 1848* s'est développé dans la dynamique ouverte par 1830 qui met la liberté à l'ordre du jour et révèle au grand jour la question sociale qui sera au cœur de la révolution de 1848.

1830 a ouvert vraiment une période nouvelle : « *L'ébranlement profond provoqué dans les esprits par le spectacle du soulèvement populaire, favorise l'essor au lendemain des Trois Glorieuses, d'idées et de doctrines qui n'existaient qu'à l'état de virtualité à la veille de la révolution[...] Au premier rang de ces idées, il y a la révélation du peuple, de la force politique qu'il représente et de la nécessité où l'on va être désormais de tenir compte de lui.* » « *Nous ne connaissons pas la population de Paris, nous ne savions pas ce qu'elle pouvait faire.* » écrit le libéral Charles de Rémusat dans ses *Mémoires*. [...] *Les journées de juillet ont joué un rôle décisif dans la prise de conscience par la classe ouvrière de sa force, et par les autres catégories de Français de l'existence d'un problème social. Car cette révélation de la force populaire favorise la diffusion rapide d'idéologies sociales qui, bien qu'apparues sous la Restauration, n'avaient pas rencontré beaucoup de résonance avant 1830* » (2) C'est surtout de 1840 à 1848 que ces idéologies sociales (saint-simonisme, fouriérisme, socialisme, communisme, proudhonisme) se diffusent et que la réflexion sur la dégradation des conditions ouvrières s'approfondit et trouve un écho véritable dans l'opinion. On repense les structures de l'organisation du travail avec l'idée centrale de l'association dont nous verrons le caractère profondément subversif grâce aux analyses de M.Riot-Sarcey.

(1) J.C. Caron *Généralisations romantiques* Armand Colin Paris 1991 p.19

(2) Philippe Vigier *La Monarchie de juillet* PUF 1972 p.15

5 Les idées du courant socialiste dit utopique, toutes formes confondues, sont un constituant essentiel de *l'esprit de 1848*. Courant d'idées que M. Agulhon résume, comme nous le verrons, par le *crédo humanitaire*.

Le romantisme de 1848 est connoté plus péjorativement encore que celui de 1830 ; Le cas Lamartine :

La nuance un tantinet péjorative de « *révolution romantique* », relevée par J-Claude Caron pour 1830, est plus accentuée encore lorsqu'il s'agit de 1848, de son *illusion lyrique* et de sa catastrophe finale. Aux yeux du parti de l'ordre, la révolution de 1848 n'est-elle point une révolution de rêveurs, d'utopistes, de songe-creux, de poètes enfin, qui ne pouvait qu'échouer ? A commencer par son leader de février, sa figure de proue charismatique, Alphonse de Lamartine que les caricaturistes se plaisent à représenter dans les nuages ou monté sur Pégase, le cheval fabuleux de la mythologie, ou encore couronné de laurier, l'air ridiculement inspiré et les yeux levés au ciel. « *Enfin, Lamartine dans le gouvernement provisoire, ce n'était à première vue aucun intérêt réel, aucune classe bien définie, c'était la révolution de février elle-même, le soulèvement général avec ses illusions, sa poésie, son contenu imaginaire et sa rhétorique.* » (1) Plus que tout autre, c'est vrai, Lamartine symbolise, au sein du gouvernement provisoire, une part notable de cet « *esprit de février* ». Sa ferveur n'est pas feinte. Il est d'une certaine façon bien croqué par Marx. Si ce dernier n'emploie pas « *illusion lyrique* » (et pour cause...), en énumérant : « *ses illusions, sa poésie...* », c'est tout comme. En tout cas, il semble avoir saisi l'identification de Lamartine à la révolution, une identification massive : l'échec de février sera tellement le sien qu'il ne saura pas l'analyser et sortira de la révolution psychiquement démoli. Les motivations fondamentales de Lamartine, celles précisément qui tiennent à sa conception de la poésie, ne pouvaient qu'échapper à Marx. Pour le poète, il existe une continuité profonde entre la création poétique et l'engagement politique. Poésie et politique se sont combattues longtemps en lui. Dès 1834, dans *les destinées de la poésie*, il « *cherchait à se convaincre qu'il pouvait légitimement rester poète à condition d'utiliser la poésie elle-même en vue des fins supérieures qu'il poursuivait dans son labeur d'homme politique.* » (2) En 1848, il pense réaliser enfin *cette grande poésie en action* dont Byron avait montré le chemin, propre à concrétiser la mission du poète : guider le peuple sous le regard de Dieu dans la marche du progrès...

Le rôle de la poésie, dit Lamartine, c'est d'appeler l'homme « *sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu* » et en lui soufflant au cœur « *le courage de les atteindre* ». (3) De cette conception du magistère poétique, se dégage la limite inhérente à toute position d'avant-garde qui implique un suivisme : le peuple est appelé à suivre le poète qui tient le flambeau civilisateur ... Le peuple, comme dirait Kant, est implicitement considéré comme *mineur*. Toutefois, évitons l'anachronisme et le simplisme qui va avec : la dynamique progressiste du poète-guide est loin d'être insignifiante ou nulle ; elle participe de l'idéal commun d'une avancée de l'humanité dont la liberté est le moteur. Une liberté pour laquelle en ce temps, on meurt. Y compris les poètes qui vont mourir, comme Byron, pour l'indépendance du peuple grec. De plus, ce magistère poétique, comme nous le verrons, ne repose pas sur cette seule détermination.

(1) Karl Marx *Les Luttes de classes en France* Folio histoire éditions Gallimard 1994 p.16, 17.

(2) (3) Henri Guillemin *Lamartine* Seuil Paris juin 1887 p.57

6 IV/ « *l'esprit de 1848* », *legs principal de cette révolution selon M. Agulhon : le romantisme, la religion, le « credo humanitaire » auraient participé, selon lui, à sa formation :*

Maurice Agulhon dans son ouvrage consacré à 1848 ou *L'Apprentissage de la république* affirme que la singularité première de l'événement réside précisément dans son *esprit* qui serait le **legs principal** de cette révolution: « *Si sa mémoire demeure vivace et singulière, c'est par son caractère moral, son esprit, « l'esprit de 1848 ».* (1) Loin de le taxer d'illusion, il se demande quelles sont les composantes idéologiques qui ont pu participer à sa formation et le façonner. Parmi les influences qu'il a retenues, *le romantisme* figure en bonne place auprès de *la religion* et du *credo humanitaire* mais à terme M. Agulhon tend à minimiser quelque peu l'influence du romantisme pour valoriser davantage l'humanitarisme ambiant de l'époque.

-*Une réserve quant à l'idée d'apprentissage de la république :*

Précisons, avant d'aller plus loin que 1848 peut difficilement être conçu comme un *apprentissage de la république*. Si tel est le cas, ça nécessite de définir la nature de cette république. La deuxième République qui a enterré février et orchestré la boucherie de juin représente plutôt, à nos yeux, la mort de *la vraie république* : c'est une république étouffée dans l'œuf qui a enterré les idéaux de la première. A peu de choses près, c'est ce que dit Lamennais, dans le dernier numéro du *peuple constituant* : « *Ce que nous voyons, ce n'est pas, certes, la république, ce n'est même rien qui ait un nom [...] non, encore une fois non, ce n'est certes pas la République mais autour de sa tombe sanglante, les saturnales de la réaction.* » (2) Le seul apprentissage dont 1848 puisse vraiment se prévaloir, on le sait, c'est celui, très ambigu, du suffrage universel ; limité aux hommes mais après tout, ce n'est peut-être pas tout à fait rien, malgré sa première mise en œuvre fondamentalement décevante. Ce suffrage universel est une énorme pierre dans le jardin de la République : il introduit une nouvelle donne décisive pour l'avenir : la masse rurale accède à l'expression et devient l'arbitre du jeu politique avec les conséquences que l'on sait. Cette réserve, ou plutôt ce désaccord relatif au contenu de la république, n'enlève rien à l'intérêt de l'ouvrage de M. Agulhon qui demeure une référence de premier plan pour cette période.

Ses analyses fines et nuancées permettent en effet de mieux comprendre l'état d'esprit de ce moment, d'éviter de trop « plaquer » les opinions d'aujourd'hui sur celles de 1848, bref d'éviter un anachronisme trompeur. De même, elles permettent de ne pas donner dans une indignation facile et bien pensante. Il nous fait bien comprendre qu'en juin deux formes de légitimités se sont affrontées... de bonne foi, pour certains, du côté des légalistes ou tenants du respect du résultat du suffrage.

Revenons à son questionnement quant aux composantes idéologiques de *l'esprit de 1848* : « *Y aurait-il donc dans l'histoire spirituelle, ou du moins intellectuelle de la France, une nouvelle série de causalités à rechercher pour l'explosion de février ? Il convient au moins de rendre compte de cette physionomie et de ce caractère propres. Deux mots alors se retrouvent dans toutes les analyses, Religion, Romantisme... Qu'est-ce à dire au juste ?* » (3)

(1) Agulhon *1848 l'apprentissage de la république* Seuil Points Histoire 2002 p.19

(2) Dans le même numéro, Lamennais écrit : « *Il faut aujourd'hui de l'or, beaucoup d'or, pour jouir du droit de parler : nous ne sommes pas assez riches : silence au pauvre !* » *Le peuple constituant* juillet 1848. (Le rétablissement du cautionnement a condamné le journal.)

(3) Agulhon idem p. 19

La question, telle qu'elle est posée, nous permet de distinguer plus clairement :

- 1) d'une part les idées, les courants de pensée qui ont possiblement façonné *l'esprit de 1848* : *romantisme* et *religion* étant les composantes le plus souvent évoquées ;
- 2) et d'autre part, les manifestations sensibles, observables de cet *esprit* tel qu'il s'est manifesté dans l'ambiance de la révolution, dans l'attitude des insurgés, et tel qu'il s'est traduit dans les expériences ouvrières d'association ou dans des prises de paroles révélant une rare autonomie de pensée.

-IV1) Les composantes « spirituelles » qui, selon M. Agulhon, peuvent avoir concouru à la formation de « l'esprit de 1848 »

La composante **romantique**, M. Agulhon va la discuter mais tout en la prenant en considération, il va finir par la minimiser. Il n'aborde pas le romantisme par le contenu des œuvres ou celui de la doctrine ; il le situe dans son contexte historique qu'il décrit comme particulièrement favorable à l'audience de la littérature grâce au très fort développement de la presse, de l'édition et du commerce du livre. L'époque est marquée par une certaine « *montée des masses vers la culture* », c'est son expression. Le XIX^{ème} siècle, dit-il, « *a vu s'ouvrir et s'étendre les carrières de l'écriture ; se multiplier les jeunes gens, hommes et femmes, qui tentent de vivre de leur plume et qui parfois y parviennent. Parallèlement, la partie de la jeunesse bourgeoise et petite bourgeoise désireuse de faire des études est plus nombreuse et plus concentrée à Paris qu'elle ne l'était avant la grande révolution.* »(1)

Si Paris est toujours une nation au sein de la nation, comme le dit George Sand, la province, avec un léger temps de décalage, n'ignore ni le romantisme ni l'écriture : la toute jeune Louise Michel envoie ses poèmes à Victor Hugo qui lui répond et l'encourage ; c'est la lecture de *Paroles d'un croyant* (1834) de Lamennais qui la radicalise et la sensibilise à la cause populaire. Elle n'est pas seule à rimer ; en province le poète amateur abonde et « *des jeunes hommes graves dévident l'alexandrin en longues tirades lamartiniennes. Parmi ces poètes figurent même quelques ouvriers (de métier artisanal plutôt que d'usine) dont la vocation parut suscitée par un début d'intérêt porté à la question sociale ; en réalité, la poésie ouvrière des années 1840 procédait plus sûrement du compagnonnage, de la lecture accrue des journaux... voire des premiers effets de la loi Guizot sur l'instruction primaire. Mais à Paris les écrivains romantiques et socialistes de l'entourage de Michelet, de George Sand ou de Pierre Leroux, se penchèrent avec émotion sur la muse prolétaire...* » (2)

Cet intérêt de l'élite intellectuelle pour le peuple « *réservoir de forces neuves et saines* »(3), dont la force s'était révélée pendant les Trois Glorieuses, rentrait en résonance avec les thèmes diffusés par le romantisme allemand (comme nous le verrons tout particulièrement avec Herder) et avec l'inspiration des dirigeants des mouvements nationaux de l'Europe centrale qui exaltaient la vertu primitive des masses. La forte solidarité des Français pour le peuple grec insurgé contre la domination turque a renforcé cette sensibilité à la cause populaire. Un autre élément, selon M. Agulhon, favorise le développement de cette fibre populaire : entre 1830 et 1840, le voyage en province n'est plus une expédition pénible et devient un loisir apprécié : « *Cette découverte de la France par les meilleurs éléments de l'élite intellectuelle, découverte passionnée, passionnante et- somme toute heureuse- a accompagné le romantisme, l'a nourri et s'en est nourrie, et l'a aidé sans doute à déboucher sur un populisme diffus [...]* » (4)

(1) (2) (3) M. Agulhon *1848 L'Apprentissage...* op.cit. 20 (4) idem p.21

8 *Cet afflux vers l'écriture, « l'intelligence », « la pensée » ou « l'art » qui caractérise la période se comprend par le grand fait spirituel du début du siècle, la valorisation nouvelle de la mission sociale de l'écrit et de l'écrivain.* »(1) La mission sociale de l'écrivain évoquée ici correspond à ce que nous avons appelé le magistère de la poésie. M. Agulhon, qui cite pourtant les travaux de celui qui a donné toute sa consistance à ce magistère, à savoir Paul Bénichou, ne semble pas percevoir l'influence déterminante de ce qu'il nomme pourtant *le grand fait spirituel du début du siècle*. Il ne fait pas de lien particulier entre la mission sociale du poète et l'engagement politique des romantiques. (2) **Il conclut que la vraie spécificité quarante-huitarde, au-delà du bouillonnement romantique, se trouve dans le crédo humanitaire dont il ne donne pas le contenu, ce qui affaiblit l'argument.** Il nous semble qu'il ne tire pas toutes les conséquences du magistère du poète romantique qu'il a pourtant qualifié *de grand fait spirituel*.

En conclusion, la composante romantique sans être totalement niée ne se dégage pas nettement de l'analyse de M. Agulhon. Nous serons sans doute amenés à nuancer cette conclusion d'autant plus que le *credo humanitaire* a littéralement envahi toutes les courants de pensée : il véhicule une conception du progrès où Dieu, sous sa forme providentielle, et le peuple sont à des places bien déterminées qui se retrouvent dans la forme même de *l'épopée romantique de l'humanité*. Mais c'est un progrès curieusement reporté à l'horizon du futur, comme nous le préciserons davantage en conclusion. Là, nous touchons du doigt la difficulté qu'il y aura à distinguer avec netteté l'influence respective du romantisme, du courant socialiste humanitariste, de la pensée religieuse (catholicisme libéral et christianisme particulier de la pensée humanitaire) et même du libéralisme tout court car au fil de l'évolution de 1830 à 1848 ces différentes composantes ont eu tendance à se rejoindre : il semble que *le credo humanitaire* soit devenu une sorte de basse continue de tous les courants de pensée.

Pour la composante **religieuse**, M. Agulhon souligne avec raison ce qu'il nomme son *équivoque* ou son ambiguïté au regard de la religion traditionnelle. Au-delà de la religion chrétienne qu'elle soit catholique ou protestante, « *On parlait aussi beaucoup de religion pour désigner tout élan vers la mystique et l'effusion, et toute volonté de retrouver des liens de communion que l'individualisme des lumières aurait rompu ; qu'on les retrouve, ces liens, en rejoignant le christianisme, ou bien en l'amendant, ou encore...en le remplaçant.[...] Le caractère « religieux » attribué couramment à février est donc bien ambigu, puisque religieux peut désigner aussi bien une certaine sympathie pour l'Eglise de Rome que l'aspiration diffuse à prendre sa succession ;* » (3) Ambigu ou non, le religieux imbibe tout : c'est un fait.

Le catholicisme, qui est toujours, selon la charte révisée de 1830, *la religion professée par la majorité des Français*, est loin d'avoir achevé sa reconquête dogmatique. Avec la fin de la Restauration, l'alliance du trône et de l'autel s'est dénouée : l'Eglise, sous la monarchie de juillet, n'a pas été associée au pouvoir. Elle n'a donc plus les mêmes raisons qu'en 1830 de défendre le régime qui tombe, ni d'alimenter l'anticléricalisme. Le haut clergé, Mgr. Affre le premier à Paris, s'est rallié dès le 25 février.

(1) Agulhon p.21 (2) idem p.22. (3) idem p. 23 (De plus une certaine conception du romantisme, en cours à ce moment là, chez les « spécialistes » de l'histoire littéraire, dont il a voulu tenir compte, semble l'avoir incité à minimiser plus encore la part du romantisme. Ces « spécialistes » font démarrer le mouvement à Rousseau pour le clore avec Lautréamont ! (Pourquoi se gêner ?) Si le romantisme en effet est partout, du coup, il n'est nulle part.)

9 L'Eglise d'ailleurs est travaillée de l'intérieur surtout depuis 1830 par les tenants d'un catholicisme libéral sensibilisé à la question sociale : en 1848, Lamennais en tête, Lacordaire, Ozanam... sont partie prenante de la révolution. De plus, à côté de sa forme officielle, s'est développée, surtout à partir de 1840, une religion autonome, libérée de tout dogme, une religion progressiste avec la figure centrale de Jésus, apparemment totalement désarrimé du culte catholique antérieur. Il n'est plus un Dieu mais un homme. On dirait que le vœu de Diderot : « *Libérez-Dieu !* » s'est accompli. Ce christ régénéré a été réintroduit, c'est tout à fait remarquable, non par l'enseignement de l'Eglise, (qui se réfère surtout à la figure sévère de Dieu le père) (1), mais par les courants socialistes et communistes. Ces derniers seraient à l'origine, selon M. Riot-Sarcey, de la création d'une sorte de généalogie progressiste transversale, mythique, hors temps, avec le christ comme figure centrale mais un christ démocrate qui ne devrait rien à l'Histoire religieuse officielle. Jésus est très présent en 1848 : il n'est plus *sans culotte* comme sous la Grande révolution mais il est le premier socialiste ou le premier communiste. Durant l'invasion populaire des Tuileries le 24 février : « *les premiers envahisseurs trouvent dans la chapelle du palais un magnifique christ sculpté. Il n'est pas question de lui faire subir le même sort qu'au fauteuil royal : « Mes amis voici notre maître à tous » dit un élève de l'Ecole polytechnique qui est un des chefs du détachement- en 1848, l'école de la Montagne Sainte- Geneviève n'est-elle pas acquise aux idées radicales, sinon socialistes. Pour ces quarante-huitards, il est impensable que Jésus-le-démocrate reste plus longtemps dans la demeure de l'ancien despote. Un cortège s'organise donc, qui porte solennellement le crucifix à Saint-Roch. « Citoyens ! Chapeau bas ! Saluez le Christ ! » [...] Noble peuple qui bénit celui qui a proclamé la loi de la fraternité universelle !* » (2) Le Christ mis ainsi à l'honneur, c'est l'homme subversif, le symbole de la fraternité. George Sand tout comme son ami Pierre Leroux s'y réfère constamment. Selon Constantin Pecqueur, fouriériste et communiste : « *Le christianisme primitif est [...] jusqu'ici la plus haute expression de la science sociale et du communisme* » (3)

Cette

émancipation du dogme est loin d'être étrangère aux romantiques qui ont, nous le verrons, un rapport à Dieu très hétérodoxe. Chateaubriand lui-même, le chantre du *Génie du christianisme*, n'y échappe pas. Il semble, jusqu'à preuve du contraire, que les poètes romantiques se réfèrent davantage à Dieu qu'à Jésus. Que *l'esprit de 1848* soit profondément imprégné de religieux paraît relever du fait.

V/ Les manifestations sensibles de « l'esprit de 1848 » : La Fraternité comme illusion ? une approche réductrice ; La fraternité en acte réalisée dans l'association.

- *L'euphorie unanimiste, l'effusion fraternelle ou le bonheur dans la rue* (4)

Fraternité ! Il semble en effet que l'on tienne là, avec la fraternité, un élément essentiel de l'esprit de 1848. Elle est fortement perceptible dans l'ambiance de la rue. De l'aveu de tous, il régnait dans Paris après la victoire de février une atmosphère sans précédent, vraiment unique en son genre, où se mêlaient une effusion de fraternité, un sentiment de dignité retrouvée et d'enivrante liberté sur le fond incontestable de cette religiosité que nous venons d'évoquer.

(1) G. Cholvy *La Religion en France* Hachette Paris 1998 p.29, 30

(2) P. Vigier 1848, *Les Français et la république* Hachette 1998 p.79, 80

(3) cité par M. Riot-Sarcey *Le Procès de la liberté* La Découverte Paris 2016 p.56

(4) Agulhon *Les quarante-huitards* Folio Histoire Gallimard 1992 p.49

10 C'est l'effet premier de la victoire ; chacun se sent si proche de son voisin, fût-il bourgeois, que la certitude qu'on est enfin arrivé au but... prend d'autant plus de force qu'elle est unanimement partagée. S'il convient de distinguer l'état d'*esprit* des différents protagonistes qui ne peut pas être identique ; celui du gouvernement provisoire par exemple ou des possédants (on s'en doute !) est forcément différent de celui des ouvriers de la Commission du Luxembourg ou des Ateliers nationaux ou des clubistes dont certains vont mettre en œuvre des formes de démocratie directe, il n'en reste pas moins que dans les premiers moments tous sont saisis, soulevés par cette grande effusion de fraternité. Dans ces moments de contagion généreuse, ce qu'il y a de meilleur en chacun se trouve exalté. Cette fraternisation entre une partie de la bourgeoisie et le prolétariat insurgé donne alors le sentiment qu'il n'y a plus qu'un seul « peuple » ; elle a pris en février une intensité tout à fait inédite. L'attitude de l'Eglise catholique favorable, on l'a dit, à la révolution a sans doute aussi contribué à renforcer cet unanimisme. Si cette communion fraternelle empreinte de messianisme a pu prendre une telle consistance, une telle ampleur, une telle visibilité, c'est que chacun est frappé par l'attitude du peuple victorieux. C'est lui qui donne le ton. (Peuple entendu ici, *en situation*, au sens large de tous les insurgés qu'ils soient ouvriers ou artisans voire petits bourgeois ou bourgeois) « *Sur la gentillesse que le peuple tire de son sentiment de victoire, il n'y a qu'une voix.* » (1) Son pacifisme, sa confiance tranquille et parfois son urbanité en époustoufle plus d'uns. Tous les témoignages convergent pour insister sur le calme et la sécurité des rues de Paris alors que seuls, le 25 février, les insurgés sont en armes. Ce qui a pour effet de mettre pour un moment la peur sociale en sourdine : 1793 semble, pour l'heure, exorcisé. Il y a bien eu quelques manifestations de violence « primitives » mais elles ont été très minoritaires. (Agulhon). C'est à ce peuple qui se montre si grand, si digne, si magnanime que Baudelaire s'adresse avec feu dans un appel que nous allons lire car il illustre parfaitement *l'esprit de février*. (lecture doc.1)

Le neveu de l'ambassadeur de Pologne à Paris relate les propos que le peuple, qu'il désigne par *les blouses* (ceux qui ne portent pas l'habit), lui a tenus : « *Les blouses me disaient hier dans les rues : « Nous sommes un peuple galant, nous ne sommes plus le peuple de 93, nous sommes plus civilisés aujourd'hui et nous appellerons toujours les femmes madame et les hommes monsieur [et non citoyenne ou citoyen !] **mais nous sommes frères, nous voulons l'union, la liberté, la paix pour nous et pour tous les peuples.** »* (2)

Ces propos rapportés, bien qu'ils ne soient pas absolument généralisables, résument assez bien l'esprit de cette révolution : la fraternité, l'unanimisme, la liberté, enfin le pacifisme internationaliste. Dans la volonté affirmée de ce peuple *galant et civilisé* de se démarquer du peuple barbare de 1793, on sent que le spectre de la Terreur est toujours là, en sommeil : il attend son heure... pour épouvanter encore et justifier la boucherie de juin. Mais n'anticipons pas.

(1) Agulhon *Les Quarante-huitards* Folio Histoire Gallimard 1992 p.49

(2) idem p.50

Comme le dit M. Riot-Sarcey : « *fraternel* » inlassablement répété est un mot clé pour qui veut comprendre 1848 ». Marx a très bien perçu, lui aussi, le caractère central de la fraternité : « L'expression qui correspondait à cette abolition imaginaire des rapports de classe, c'était la fraternité, la fraternisation et la communauté universelles. Cette manière débonnaire de faire abstraction des oppositions de classe, cette conciliation sentimentale des intérêts de classe antagonistes, **cette élévation visionnaire au dessus de la lutte des classes, cette fraternité fut la véritable devise de la Révolution de février.** » (1) C'est aussi dans le sens de l'abaissement des différences de classe que le suffrage universel est présenté par le gouvernement provisoire : « *A dater de cette loi, il n'y a plus de prolétaires en France* ». S'il convient de ne pas méconnaître le bien fondé des remarques de Marx : les oppositions de classes ayant très vite refait surface et réclamé âprement leur dû, il ne faut pas minimiser pour autant la réalité factuelle et la force de cet élan fraternel dont nous venons d'évoquer les manifestations très concrètes et qui n'a rien d'une illusion. Cet élan de fraternité n'est pas réductible à *une élévation visionnaire au dessus de la lutte des classes*, il est aussi un des signes de la maturation politique du peuple de 1848. Ainsi que le remarque M. Riot-Sarcey, à force de cantonner la fraternité dans le seul registre de l'illusion, Marx, distrait ou préoccupé par sa *vision* à long terme sur les conditions futures de l'émancipation du prolétariat, ne voit pas ce qui se passe sous ses yeux : ce qui se réalise dans les associations ouvrières qui mettent en œuvre une fraternité, non illusoire celle là.

Les effets sensibles de *l'esprit de 1848* se sont manifestés aussi dans l'exercice d'une souveraineté populaire « *au sein même des collectifs mis en place par le gouvernement provisoire : pendant l'élection de la Garde nationale ; dans l'organisation du travail des Ateliers nationaux ; dans la rue au cœur des petits groupes désignant leurs représentants à la commission du Luxembourg, dans les clubs où la parole populaire se fait entendre sans retenue... Les ouvriers enfin libres de s'associer croient aux réalisations de la République nouvelle, malgré le rejet d'un ministère du Travail.* » (2) Dans un tel contexte, comment ne pas y croire ! *L'esprit de 1848* s'est manifesté aussi par des prises de parole montrant une intelligence de la situation et une indépendance d'esprit rare.

Beaucoup, y compris des femmes, se sont autorisés à parler en leur nom, sans s'abriter d'une autorité extérieure. Ce que Michèle Riot-Sarcey traduit par « *une expression citoyenne pleinement responsable* ». Sur la base de l'expérience acquise dans les associations mutuellistes, les associations ouvrières se sont immédiatement développées sur le fond d'une réflexion collective portant sur ce qui a manqué à la Grande révolution et à 1830. C'est l'expérience de ce passé révolutionnaire qui inspire et nourrit la réflexion. La grande Révolution a fait triompher l'individualisme mais elle a échoué sur la fraternité. (C'est aussi l'opinion de Louis Blanc dans son *Histoire de la Révolution* 1847)

On veut maintenant la réalisation de *la fraternité vraie* : **une fraternité en acte**, comme l'exprime un délégué de la commission du Luxembourg après les massacres de juin. (lecture doc. 2) (3)

(1) K. Marx op.cit p.23, 24.

(2) M. Riot-Sarcey op.cit. p.23

(3) M. Riot-Sarcey *Le Procès de la liberté* p.32

12 V.2) *La fraternité en acte de 1848 qui met en jeu la liberté comme « pouvoir d'agir »* (1) entre égaux :

L'approche de *l'esprit de 1848* de Michèle Riot-Sarcey, dans *le procès de la liberté*, bat en brèche toute idée d'illusion qu'elle soit lyrique ou non. A vrai dire l'illusion quarante-huitarde n'existe pas à ses yeux, c'est une notion « fabriquée » par une tradition historique qui, à l'instar de Marx, a négligé l'expérience concrète de l'autonomie ouvrière et tout un pan de l'expérience de 1848. *L'esprit de 1848*, c'est celui qui anime les acteurs les plus avancés de la révolution, ceux qui expérimentent une liberté de penser et d'agir d'un caractère exceptionnel, sans précédent, selon elle, dans la dynamique subversive de l'événement. Sans vouloir refaire tout un exposé sur 1848, sous cette inspiration nouvelle, ce qui déborderait largement notre propos, considérons pour conclure l'idée de la **fraternité en acte**, telle qu'elle s'est concrétisée dans l'association, où a pu se réaliser l'alliance de la *liberté* de s'organiser et de *l'égalité* dont la vraie garantie réside dans le principe de *fraternité* : « En 1848, le mot fraternité, éloigné de ce que la philanthropie moderne lui impose, soit un équivalent de charité publique, est indissociable de la pratique coopérative qui réunit des individus égaux. Il qualifie alors une expérience inédite d'organisation de travailleurs libres. Inédite et surtout sans lendemain, puisque aujourd'hui encore la perspective reste à venir. En l'absence de tutelle, sans idée même de droit, qui, de fait suppose une instance distributive ou protectrice, l'association organise la solidarité entre les travailleurs. Une solidarité qui englobe enfants et vieillards, faibles et handicapés, afin que chacun soit rémunéré selon ses besoins. Les associations fraternelles sont alors conçues pour répondre à l'imprévoyance sociale des régimes précédents tout en améliorant immédiatement la situation des travailleurs. Mais en pratique, la solidarité fraternelle n'est que l'avant scène de la démocratie sociale et l'organisation des travailleurs devient logiquement, la concrétisation des principes du socialisme. » (2)

Il est bien certain qu'à suivre la conception de *l'esprit de 1848* de M. Riot-Sarcey, tel qu'il se concrétise dans la fraternité ouvrière, nous avons assez peu de chance d'y déceler l'effet d'une influence directe du romantisme. Les meilleurs d'entre eux, y compris les plus engagés dans la révolution comme Baudelaire, ou sincèrement préoccupés de la question sociale comme Lamartine ou Hugo, n'ont pas mieux reconnu que Marx, la valeur de l'émancipation ouvrière qui se réalisait sous leurs yeux ou même ne l'ont-ils simplement pas vue. Leur conception du progrès les empêchait même de penser que le peuple pouvait se passer de guide mais on ne peut pas dire qu'ils aient été les seuls de cette espèce. Ils sont en effet pris dans l'humanitarisme ambiant et sacrifient au *credo humanitaire*. Paul Bénichou décrit la généalogie de ce credo ; il fait le très précisément dériver de la croyance en la perfectibilité, si chère à Mme de Staël, comme nous le verrons ; mais cette perfectibilité a insensiblement changé de niveau : elle ne s'exerce plus à l'échelle de l'individu, elle englobe désormais l'espèce humaine toute entière : « Cette notion est désormais interprétée, de plus en plus généralement, **non dans le sens d'une virtualité propre à l'homme** - la perfectibilité selon le mot consacré - **mais comme assurance d'avenir humain inscrite dans le devenir du monde**. En faveur de cette version en quelque sorte paresseuse du progrès, on pouvait invoquer, soit une nécessité purement naturelle, soit un plan providentiel en voie d'accomplissement. »(3) Le travail de M. Riot-Sarcey illustre en quelque sorte la première version de ce progrès : un progrès qui peut s'accomplir ici et maintenant, en acte, sans attendre que la divine providence nous l'assure dans des lendemains qui chantent.

(1) La liberté comme *pouvoir d'agir* est une conception de Pierre Leroux cf. Riot-Sarcey

(2) M. Riot-Sarcey idem p.51, 52.

(3) Paul Bénichou *Romantismes français* tome I op.cit. p.805.

13 « *Ce que l'on appelle dans le socialisme et la démocratie de ce temps là, le développement humanitaire est toujours censé réaliser un projet divin ; on ne voit nulle part que le progrès, dans sa direction ni dans sa marche soit tout entier imputable à l'homme, et sujet aux aléas glorieux ou ruineux de sa volonté. La doctrine de la perfectibilité a ainsi revêtu, chez les penseurs laïques, la forme d'une foi religieuse en l'avenir.* » (1) Où nous constatons que M. Agulhon n'a pas tort de privilégier la composante *humanitariste* parmi les constituants de l'esprit de 1848.

Même si le *credo humanitaire* est loin d'être la seule détermination du magistère du poète, (l'idée est bien antérieure au plein développement de l'humanitarisme), c'est dans ce contexte idéologique particulier qu'il a pris toute son ampleur : le poète est le guide d'un peuple en marche vers un progrès qui est assuré... dans le futur. C'est exactement la conception de Lamartine.

Ce *credo*, qui semble sévir dans tous les courants de pensée, ravive d'une certaine façon la charge d'*illusion* attachée à *l'esprit de 1848*. Ce qui peut éclairer le fossé entre les promesses, pas forcément duplices dans ce cas, du gouvernement provisoire, partisan de réformes futures garanties par le suffrage universel, et les révolutionnaires qui ne partagent pas cette vision atermoyée et qui veulent, on s'en souvient, *un ministère du progrès* qui l'assure sans plus tarder. (Ces derniers se réfèrent en quelque sorte à la perfectibilité attachée à l'individu, celle des Lumières, que reprend à son compte Germaine de Staël, après Rousseau et Condorcet)

Se confirme pleinement la difficulté, énoncée plus haut, qu'il y aura à démêler la part respective des différentes composantes de *l'esprit de 1848* : le romantisme étant lui-même partiellement pris dans le *credo humanitaire* et dans le religieux si particulier de l'époque.

Toutefois, le romantisme est loin de ce réduire à ce *credo* ; il nous reste, en partant de ses thèmes et de ses œuvres, à rechercher d'autres déterminations qui lui seraient plus spécifiques dans sa contribution à la formation de l'esprit de 1848. ; mais peut-être ne les trouverons-nous pas... Nous avons déjà confirmation que le romantisme est en parfaite osmose avec l'esprit du temps et qu'il nourrit, c'est pas vraiment une surprise, une conception *spiritualisée du progrès*. (2)

(1) Paul Bénichou idem p.805, 806.

(2) Léon Cellier *L'Épopée romantique* p.33 cité par P. Bénichou p.806 : « *Le romantisme a spiritualisé la notion de progrès* »

